

## LES IMAGES DISCRÈTES DE JACQUES FAUJOUR

Rien de plus commun que la photographie, tout le monde ou presque la pratique, se satisfait du résultat. Dès lors, pourquoi regarder d'autres images ? Pourquoi essayer de les lire si elles ne vous sautent pas, tout de go, au visage ?

C'est certain, bien des gens trouveront les photographies de Jacques Faujour sans intérêt parce que trop simples, sans attrait car trop évidentes. On accordera tout de même qu'elles sont bien faites, bien cadrées, bien tirées - c'est le moindre pour un professionnel que de maîtriser sa technique - mais de là jusqu'en percevoir les finesses, il y a un grand pas tant l'œil est à la recherche du spectaculaire et du pittoresque.

Chasseur de l'ordinaire, photographe du quotidien, Jacques Faujour ne donne à voir que la vie. Rien de moins. Et comme il le fait sans effraction, sans mise en scène ni artifice, ce propos audacieux ne suscite pas la louange. Faujour ne pratique pas la photo-coup-de-poing - si prisée soit-elle aujourd'hui - pas plus qu'il ne tente de capter l'éternité. Sa recherche s'inscrit de façon banale : il enlève ses personnages un très court instant à la vie, juste le temps de les fixer sur la pellicule et le cours reprend, inchangé.

Pour qu'il y ait tout de même image, il est nécessaire d'abord que le photographe trouve un accord entre les êtres et les choses - dans la rue ou sur la plage, au champ comme au marché - ensuite que s'établisse une entente, aussi profonde que fugitive, entre les personnages et l'œil qui cadre. C'est à ce moment précis que le porteur de boîtier se révèle *sensible*.

Tout ce qu'il y a en lui de discrétion, de pudeur, de retenue guide l'œil de Jacques Faujour et commande sa main. Moins pour fixer la scène que pour dire le poids des choses, le calme de la vie, la solitude ou la tristesse, la dignité aussi. Toute la gravité de cette collecte d'attitudes et de visages est tempérée par l'ironie. Insolites, les mères au château de sable ; cocasses, les baigneurs dans l'eau la plus mince ; inattendue, la poursuite d'une poule.

De telles touches d'humour adoucissent ce qui est aussi montré : l'isolement sur une promenade d'une dame que l'on voit vieillir, l'indifférence des paysannes au travail. Là est le ton de Faujour : dans les jeux contrôlés d'obliques, dans les regards qui ne se rencontrent pas. Chacun suit ses occupations, que ce soit sur la plage ou devant les cabines, en ville ou à la campagne. On se croise sans se voir ; on voisine sans échange.

Voilà qui nous éloigne radicalement de la banalité. Car c'est tenter, tout compte fait, d'infléchir notre vision du monde, sans que l'on entende aucun discours, pas même celui de la séduction. Bien entendu, on peut demeurer sceptique sur un contenu aussi fort d'images aussi ordinaires. Pourtant si rien n'est dit, tout est d'emblée montré sur le petit rectangle de papier.

A chacun d'aller pas à pas à la découverte. Une clé : chercher le chien. Gros ou petit, noir ou blanc, visible ou dissimulé, il guide si bien les étapes qu'au bout du compte, nous faisons nôtres toute la lucidité du photographe et toute la finesse de son regard. Sans éclat, sans tapage, Jacques Faujour apparaît comme un subtil moraliste. Il parvient à charger le *rien* d'une touche d'absolu.

René LE BIHAN  
Septembre 1982

Texte écrit pour l'exposition: « J. Faujour - Photographies » au musée municipal de Brest à l'automne 1982